

Stephen ELLIS

COLLABORATION AND RESISTANCE IN MADAGASCAR (1895 - 1899) (1)

Présenté par

Faranirina V. ESOAVELOMANDROSO.

LA CONQUETE VUE DU COTE MERINA

Le travail de recherche de Stephen Ellis témoigne une fois de plus de l'intérêt sans cesse renouvelé que les milieux universitaires à l'étranger portent à l'histoire malgache, riche de thèmes à défricher ou à creuser. Par la diversité des sources utilisées, l'originalité de la perspective dans laquelle se situe l'auteur, cette importante étude de 300 pages dactylographiées, consacrée à la fin du XIX^e siècle, répond à certaines des préoccupations majeures exprimées par les participants aux colloques d'histoire malgache qui se sont tenus ces dernières années.

En 1894, les Français décident de lancer une expédition coloniale à Madagascar. Celle-ci aboutit en octobre 1895 à la signature d'un traité de protectorat français sur l'île. Ellis analyse dans son ouvrage les réactions des Malgaches pendant la période d'installation de la domination française, période dite de « pacification » qui se prolonge jusqu'à la veille du départ de Gallieni, premier gouverneur général (1896-1905). Se consacrant surtout à l'Imerina, Ellis arrête son étude en 1899, cette région étant à ce moment-là considérée comme pacifiée.

Le thème — collaboration et résistance — se prête bien à une nouvelle interprétation permettant de corriger la vision coloniale du complot d'une élite ou de nuancer celle des anciens colonisés, pour lesquels le mouvement *menalamba* (2) est la première forme de nationalisme. Ce travail centré sur l'Imerina, région pourtant la plus étudiée, montre bien la nécessité de s'attacher à l'histoire locale pour

1) Ellis Stephen., *Collaboration and resistance in Madagascar, 1895 - 1899 with special reference to the Kingdom of Imerina*. Thesis submitted for the degree of Doctor of Philosophy in the University of Oxford, 1980, 301 p. dact., 3 cartes. Photos h.t., chronologie, glossaire, notices biographiques.

2) *Menalamba* : « les toges rouges », nom donné à ceux qui se soulevèrent contre les Français au nord de la monarchie merina de 1895 à 1898.

l'élaboration d'une histoire de Madagascar. Ellis évoque dans le cas précis des *Menalamba* l'intérêt qu'il y aurait à faire l'histoire de quelques centaines de villages. Mais l'analyse minutieuse des réactions des Malgaches dans certains villages (du Vakinisaisaony par exemple) est toujours envisagée par rapport à la situation dans le «royaume de Madagascar» à la fin du XIXe siècle, héritée d'une période souvent reculée. Ce point de vue confère au travail d'Ellis une dimension remarquable. Pour expliquer la diversité des comportements face à la conquête française, l'auteur part de l'étude des relations que le gouvernement d'Antananarivo entretient avec les Merina et, secondairement, avec les populations soumises au XIXe siècle. Cette étude conduit Ellis à souligner la montée d'une opposition intérieure liée à l'exploitation organisée par une oligarchie que beaucoup considéraient comme illégitime. L'opposition se cristallise autour de ceux qui reprochent au gouvernement chrétien d'avoir délaissé les traditions, fondements du pouvoir politique. Le souci de considérer les problèmes de l'intérieur n'exclut pas un examen de la stratégie coloniale. Estimant, à juste titre, que les relations politiques entre l'Europe et Madagascar ont déjà été souvent décrites, l'auteur se propose d'insister sur la pression que les Occidentaux exercent sur l'île, par le biais de leurs activités économiques. Ellis pose clairement l'alternative qui se présente aux Français dans les années 1890 : l'abandon de Madagascar (investissements financiers et de prestige) ou l'intervention pour restaurer les fondements d'une collaboration. La conquête coloniale donne aux opposants l'occasion de s'exprimer et précipite la chute d'un gouvernement déjà très contesté. Enfin, Ellis ne néglige pas la comparaison avec les mouvements de résistance en Afrique et en Asie. Il se réfère essentiellement aux travaux de Rånger, devenus des classiques pour tous ceux qui se penchent sur l'étude des réactions à la conquête coloniale. Ces différentes perspectives garantissent la largeur de vue et le sérieux de ce travail sur le nationalisme, thème remis en honneur depuis l'indépendance et abordé avec plus ou moins de bonheur par une foule de brochures d'inégale valeur et par quelques travaux de recherches.

Traitant de la résistance à la pénétration française, sujet jusque là moins prisé que la V.V.S., Ralaimongo ou l'insurrection de 1947, ce travail offre encore plus d'intérêt. En effet, les témoignages de missionnaires ou d'officiers français, les écrits récents qui rapportent les événements sans les analyser véritablement — ainsi le livre de J. Rasoanasy sur *les Menalamba* (Menalamba sy Tanindrazana) — ne permettent pas d'avoir une vue synthétique, ni historique, du phénomène de résistance en Imerina. Seul un article de haute vulgarisation paru dans *Réalités Malgaches* en mars 1972 donne, mais brièvement bien sûr, une telle approche. La critique de l'historiographie du XIXe siècle et coloniale, la mise en oeuvre d'une abondante documentation de première main ont conduit Ellis à une réinterprétation du mouvement Menalamba. Son article publié dans le *Journal of African History* (3) est orienté dans ce sens.

3) The political elite of Imerina and the revolt of the Menalamba. The creation of a colonial myth in Madagascar 1895-1898, *J.A.H.*, XXI, II (1980), pp 219-234.

La diversité des sources exploitées par Ellis et le caractère inédit de certaines d'entre elles contribuent à la richesse et à l'originalité de son travail. Son enquête lui a permis de découvrir des fonds privés intéressants et de recueillir des informations précises sur l'attitude de certains personnages – connus ou non. Il nous fait appréhender le détail qui éclaire des aspects essentiels de la résistance des *Menalamba*. On peut citer quelques exemples tel celui d'un dème de forgerons, les *Zanadramalana*, qui apporte son soutien aux *Menalamba*, ou l'identité entre les prédicateurs itinérants, en marge de l'église officielle, et les commerçants professionnels, concurrents des officiers-marchands, ou encore la présence d'une littérature chrétienne dans la maison de certains *Menalamba*. Dans la longue liste des archives conservées en France et utilisées par l'auteur, relevons plus particulièrement les fonds Lyautey et Laroche. Ces deux fonds donnent des précisions sur la politique française, la recherche de collaborateurs, l'attitude du résident Besson dans le pays betsileo. Les lettres destinées à Laroche ou à Lyautey fournissent, au-delà de la description des opérations militaires, des indications sur l'organisation matérielle des *Menalamba*. Ellis s'est livré au dépouillement, minutieux selon nous, des archives des Missions qui, dans les dépôts britanniques, constituent l'essentiel des sources touchant le sujet. Par contre, tout en reconnaissant les difficultés que suppose un recensement systématique des sources sur un thème donné, nous lui adressons quelques reproches concernant son utilisation des Archives malgaches. Certes, Ellis ne manque pas de se référer aux diverses séries d'archives royales et coloniales, mais il est passé un peu rapidement sur des documents dont une analyse plus approfondie aurait été utile. Nous pensons précisément à quelques dossiers de la Série HH (cultes) et reviendrons sur leur apport. Pour en finir avec ce problème des sources, soulignons que, fidèle à son souci d'éclairer la diversité des réactions au niveau des villages et des familles, Ellis a su tirer profit de son séjour à Madagascar pour faire des enquêtes, consulter des archives privées avec l'autorisation de familles qui ont ainsi aidé à une meilleure connaissance du passé malgache.

Organisé en sept chapitres, le travail d'Ellis suit un plan chronologique qui dégage bien les étapes successives du mouvement de résistance et, par contre-coup, évoque les aspects de la collaboration.

Les deux premiers chapitres, respectivement intitulés *Le déclin de l'Imerina* et *Les provinces de Madagascar*, parlent de la situation de l'île à la veille de la conquête française. Par une présentation habile révélant les tensions, latentes ou déclarées, au niveau de l'Imerina d'une part, de l'île d'autre part, l'auteur nous fait tout de suite saisir un des leit-motiv de son travail, qui explique la collaboration ou la résistance : l'opposition centre-périphérie.

La répartition territoriale de la population en dèmes dont le statut, conférant des droits ou des fonctions aux habitants, aurait été fixé par un contrat passé entre les ancêtres et un (ou des) roi(s), la soumission à un souverain qui organise le travail de la terre et garantit l'ordre cosmique, le culte des ancêtres et des *sampy* locaux ou royaux constituent les fondements politiques et religieux de

l'Imerina traditionnelle. L'évangélisation au XIXe siècle, et surtout le baptême de Ranavalona II ont pour résultat la conversion souvent forcée de milliers de sujets, la destruction des anciennes hiérarchies et une nouvelle répartition des fonctions rituelles avec la mise à l'écart des gardiens de *sampy* et la formation d'une élite christianisée, dépendant de l'*Eglise du Palais*. Les imbrications entre le politique, l'économique et le religieux se retrouvent. Non seulement, les hommes de l'église officielle s'occupent des affaires de l'état – recensement, enseignement et tout naturellement recrutement pour l'armée et les corvées – mais de plus, ils profitent de leur situation et du système économique pour s'enrichir par le commerce et l'usure.

Pour les Merina attachés à la tradition, la conversion des dirigeants au christianisme signifie «l'avènement du règne des sorciers» car il n'y a plus de défense contre la subversion spirituelle (du fait de la suppression de l'ordalie par la *tangena*) et l'ordre cosmique n'est plus garanti. Raisons suffisantes pour inciter les gardiens de *sampy* et les notables locaux dépossédés de leurs pouvoirs traditionnels à réagir par la fuite, le refus de construire des églises ou leur incendie. En outre, l'*Eglise officielle* ne fait pas l'unanimité des Merina christianisés. Ceux qui n'y sont pas intégrés et qui pratiquent une sorte de christianisme populaire, puisant son inspiration dans la Bible, et dans l'histoire et le folklore locaux, peuvent en tant qu'élite instruite se poser en leaders politiques. Ils se livrent au commerce et prennent l'habitude de propager leurs idées les jours de marché. Ce groupe, qualifié d'ailleurs par les missionnaires de fauteurs de troubles, va jouer un rôle fondamental dans la résistance. D'autres chrétiens réagissent contre la tutelle trop pesante de l'*Eglise du Palais* en se tournant vers le catholicisme, en se plaçant sous le patronage d'un notable ou en luttant pour l'autonomie de l'église. Sur ce dernier point, nous sommes étonnés qu'Ellis n'ait pas accordé quelque importance à la *Tranozozoro*, première église protestante malgache indépendante, née en 1893 et devenue un véritable symbole du nationalisme pendant la colonisation. L'étude de S. Ayache et C. Richard (4) apporte plus que les références du missionnaire Matthews, dont l'attitude a suscité, en grande partie, les réactions des fidèles de la *Tranovato* d'Ambatonakanga. Cette dissidence devait d'autant plus retenir l'attention qu'elle témoigne de tensions au cœur même de la capitale, bastion du christianisme. L'opposition centre-périphérie exige nuances et précisions.

En tout cas, ces tensions contribuent au déclin de l'Imerina, processus qui se précipite dans le dernier quart du XIXe siècle à cause de la pression étrangère et du caractère archaïque de la domination économique exercée par les grandes d'Antananarivo. Fondée sur un commerce extérieur qu'ils contrôlent de moins en moins (le C.N.E.P. prélève les droits de douane, la balance des paiements est déficitaire, le commerce de la côte ouest échappe à leur surveillance) et sur

4) Une dissidence protestante malgache : l'église *Tranozozoro*, *Omalysy Anio*, 7-8, 1978, pp. 133-184.

le recours aux corvées et au travail servile qui ne facilitent pas l'essor d'une économie monétaire, cette domination ne leur donne pas les moyens matériels nécessaires pour réaliser leur ambition : créer un état-nation. Les officiers-marchands compensent leurs pertes en exploitant au maximum le système des corvées, dégagé du caractère d'obligation rituelle qu'il avait autrefois, en investissant dans la terre, en se livrant à l'usure. A ces grands de la capitale, fidèles de l'Eglise du Palais, s'oppose alors la foule de leurs débiteurs, petits cultivateurs et journaliers sur lesquels le *fanompoana* pèse le plus. La communication de G. Jacob, lors du colloque de l'Académie Malgache en 1977 a malheureusement échappé à Ellis qui nous fournit pourtant une abondante bibliographie (5). Les sources exploitées par G. Jacob — essentiellement les rapports de Le Myre de Vilers, Résident général français de 1885 à 1890 — ne sont pas les mêmes que celles d'Ellis. Originales certes et donnant surtout le point de vue des représentants d'autres nations (anglaise, américaine), ces archives utilisées par Ellis ont un inconvénient, elles datent pour la plupart des années 1860.

Toujours construit sur l'idée d'opposition, le chapitre deux décrit les *Provinces de Madagascar*, en distinguant les circonscriptions de l'Imerina, de celles hors d'Imerina. Vu l'objet de son travail, Ellis a seulement résumé les rapports du gouvernement merina avec les populations soumises. Aux résultats des travaux de recherches d'histoire régionale sur lesquels il s'appuie, il ajoute des exemples originaux souvent tirés des archives ou des *Notes, Reconnaissances et Explorations*. Nous voudrions toutefois signaler deux mémoires de maîtrise d'histoire dont la lecture complète la présentation par Ellis du pays betsileo au XIXe siècle. Sa documentation et/ou l'orientation de sa thèse l'ont amené à privilégier les aspects religieux — en particulier la conversion au christianisme. Le mémoire de Daniel Raheisoanjato sur l'*Arindrano* (6) et mieux encore celui d'Albert Ralaikoa sur le *Sud Betsileo* (7) nous donnent des indications fort intéressantes sur la domination économique et politique de l'oligarchie merina dans ces régions : le poids des corvées, le *totovarin'Andriana* (le pilonnage du riz destiné au souverain) en pleine période de soudure, les charges militaires écrasantes dans ces zones limitrophes des Tanala et des Bara... Dans ces provinces hors d'Imerina, la fuite, la désertion ou la révolte sont les réponses à la pression des officiers-marchands.

L'Imerina *enin-toko* retient plus longuement l'attention de S. Ellis. Il livre à notre réflexion une analyse fine et très intéressante des relations entre chacun des *toko* et le gouvernement des Andafiavaratra.

5) Influences occidentales en Imerina et déséquilibres économiques avant la conquête française, *Omal'y sy Anio*, 5-6, 1977, pp. 223-232.

6) Raheisoanjato Daniel, *Origines et évolution du royaume de l'Arindrano jusqu'au XIXe siècle* (Contribution à l'histoire régionale de Madagascar), Travail d'études et de recherches, Antananarivo, 1980, 280p. dactyl + annexes.

7) Ralaikoa Albert, *Fiscalité, Administration et pressions coloniales dans le Sud betsileo (1895-1918)*, Travail d'études et de recherches, Antananarivo, 1981, 151 p. annexes.

Le privilège d'ancienneté du *Vakinisisaony* — terre ancestrale des rois merina et région de première adoption de *sampy* venus d'ailleurs et introduits en Imerina — lui confère traditionnellement un droit important : celui d'accorder la légitimité au souverain. La conquête par Andrianampoinimerina suscite des divisions déterminantes pour tout le XIXe siècle. Ceux du Nord aident Nampoina dans son entreprise et participent plus tard au pouvoir. Ceux du Sud «résistants», attachés à l'ancienne organisation politique se trouvent exclus du système mis en place par ce roi et subissent au XIXe le poids des corvées. La question du *sampy Kelimalaza* vient encore compliquer le problème du Sud Vakinisisaony. Suivant une politique tout à fait courante, Nampoina confisque ce *sampy* au nom des familles dirigeantes de l'Avaradrano, roturières pour la plupart et qui l'avaient porté au pouvoir : geste durement ressenti par les nobles du Vakinisisaony, autrefois détenteurs du *sampy*. Au début des années 1860, Radama II cherche plutôt un appui auprès des andriana du Vakinisisaony et de l'Ambodirano. Son assassinat est une revanche pour les Andafiavaratra de l'Avaradrano. Ces derniers représentent le clan le plus en vue à la cour et ont leur part de responsabilité dans la décision officielle de détruire les *Sampy* (1869). Désormais, dans le Sud Vakinisisaony, l'opposition au gouvernement chrétien se cristallise autour du culte de *Kelimalaza*. Dans le nord, on compte aussi bien des groupes respectueux de la religion traditionnelle. Mais les scissions se retrouvent chez les chrétiens, à l'échelle des villages, tel celui d'Ambohimalaza (nobles et esclaves en majorité catholiques, roturiers protestants).

Ellis présente de la même manière les autres *toko* de l'Imerina, sans entrer dans le détail, mais en s'efforçant de ne jamais négliger les nuances. Dans l'*Ambodirano*, à Romainandro, localité fortement christianisée et alliée à un dème de l'Avaradrano, fait face Amboanana, restée fidèle au culte des *sampy*. Dans le *Marovatana*, *ZanadRalambo* et *Manendy* ont, pour la plupart, résisté à Nampoina. Ils grossirent les rangs des «opposants» au gouvernement et ceux des *Menalamba*. Les gens de l'Avaradrano sont loin d'appartenir tous au groupe dirigeant d'Antananarivo. Certains assurent, par exemple, la surveillance des frontières nord avec l'aide des *Marofotsy*, parmi lesquels se recrutent des *Menalamba*. Ici nous abordons un problème fondamental pour la compréhension du phénomène *Menalamba* : celui des zones frontalières et de quelques *toko* «excentriques».

Les dernières circonscriptions Vonizongo, Vakinankaratra, Voromahery, sont étudiées en deux pages. Certes, la sous-partie-intitulée les «marges du royaume» apporte un complément nécessaire à cette brève présentation, mais vue la perspective d'Ellis que nous partageons dans l'ensemble, son analyse nous paraît insuffisante.

Dans la mesure où le travail repose, en grande partie, sur «l'opposition centre-périphérie» (ce dernier terme recouvrant, les régions et populations «marginales») — dans différents domaines — par rapport au gouvernement royal), une étude fouillée des «marges du royaume» est fondamentale. Satisfaisante pour les marges nord, elle l'est moins pour celles du Sud.

Quelques documents, des travaux de recherche, des enquêtes peuvent aider à étoffer ce passage d'une grande originalité. Si on ne peut reprocher à Ellis de n'avoir pas consulté un mémoire sur le Voromahery, soutenu en février 1980 (8), on s'étonne qu'il n'ait pas mieux exploité la série «Cultes» des Archives Royales Malgaches. Nous pensons en particulier à la correspondance échangée entre Rainilaiarivony et les missionnaires norvégiens du Vakinankaratra ou les surintendants successifs. Dans ses lettres et rapports Borchgrevick décrit souvent la situation dans le Vakinankaratra, dans les années 1880-1890 : l'action des *jirika*, l'attitude hostile des populations, l'attaque de stations missionnaires, le déclin des écoles à cause de la corvée de l'or (9). Le travail sur le Voromahery concerne directement ce problème des marges de l'Imerina et livre dans le corpus de traditions orales des informations sur Rainibetsimisaraka. Zones d'exil, de refuge, ou «terres de liberté», dans la mesure où l'on y échappe aux corvées (c'est le cas des gardiens de boeufs), les confins de l'Imerina forment une périphérie où une population très mêlée et mobile manifeste volontiers son indépendance à l'égard d'une lointaine capitale. L'intérêt d'une étude approfondie de ces marges ne fait aucun doute. Le Valalafotsy, le Mamolakazo, le Mandridrano devraient susciter des recherches au même titre que le Vonizongo (un mémoire d'archéologie sur cette circonscription vient d'être soutenu). Les traditions orales du Voromahery retiennent bien le souvenir de Rainibetsimisaraka qui trouve dans cette région de gardiennage des boeufs des grands d'Antananarivo, à la limite de la grande forêt de l'est, un terrain idéal pour son action. Les relations traditionnelles est-ouest lui permettent de s'assurer l'aide ou tout au moins la complicité des habitants de part et d'autre de la falaise. Evoquant la géographie, nous ferions une dernière remarque sur ces deux premiers chapitres. Une carte un peu plus élaborée que celle de la page 271 (*les provinces d'Imerina*) aurait été souhaitable. Il n'aurait pas été superflu de cartographier des éléments du relief, de la végétation, de relever les camps des *Menalamba*... Il n'en reste pas moins qu'Ellis réussit à nous faire saisir — entreprise difficile — la complexité des conditions dans lesquelles vont s'organiser la résistance et la collaboration face au choc de la conquête.

Dans ce royaume affaibli et désorganisé, le corps expéditionnaire de 1894 ne s'est pas heurté à une sérieuse résistance sur le trajet Majunga-Tananarive. La reddition de la capitale aboutit, avec l'établissement du protectorat, à la chute de l'Imerina. Ellis présente dans un chapitre 3 assez court. — *The fall of Imerina* — cette première étape de la conquête française, ou plutôt de la «colonisation créole» pour employer une expression de G. Jacob.

8) Rasamuel David, *Traditions orales et archéologie de la basse Sahatondrika*, Antananarivo, 1980, 2 vol.

9) Malgré son accès difficile, dû à la langue, il faut ici signaler la très importante contribution de Borgenvink Johannes, *Bajonetter of Demoner pa Madagaskar*, Oslo, Luther Forlag, 1979, 486 p.

La prise de Tananarive est suivie d'un «réveil du paganisme» dans le monde rural. A notre avis, l'auteur passe un peu rapidement sur certains traits qui caractérisent la capitale, évidents bien sûr, mais utiles à rappeler ou à regrouper puisqu'ils apparaissent d'une manière dispersée dans le travail. Citadelle du christianisme, siège d'autorités contestées, la ville symbolise tout de même le royaume, ne serait-ce que du fait de la présence de Ranavalona III reconnue légitime ou de la fidélité à Nampoina qui en fit sa capitale après l'unification de l'Imerina. En ce sens, la chute d'Antananarivo laisse présager la désorganisation, pour ne pas dire le chaos. Il fallait alors mieux dégager les deux aspects apparemment contradictoires dans l'attitude des *Menalamba*. Certes, ils menacent Antananarivo, mais en agissant ainsi, ils manifestent à la fois leur désaccord vis-à-vis du monde urbain et leur souci de rester en contact avec «la capitale du royaume». Les *Menalamba* ne cherchent-ils pas, en fin de compte, à rappeler aux grands de la cour le rôle que l'on attend d'eux ?

Ellis insiste sur le réveil religieux qui traduit fréquemment les incertitudes en période de guerre, de «fin du monde». Il évoque le «réveil du paganisme» dans l'Antsihanaka et sur les marges de l'Imerina, aux confins de l'Ankaratra (chez les Zanakantitra et les Tankaratra). Ellis ne s'arrête pas au simple constat de l'hostilité des *Menalamba* vis-à-vis des chrétiens, ou de la restauration des rites traditionnels et du culte des *sampy*. Il situe ces diverses réactions dans l'espace et dans le temps de l'Imerina traditionnelle : respectivement les dèmes et le calendrier cultural et astrologique. L'auteur exprime cela en un paragraphe très dense : «They took as their common time-table for action the traditional calendar and the rythms of the agricultural year. This was the most important aspect of the religious revival from the point of view of an insurrectionary organisation. There was no need of any conspirator to fix a date for patriotic demonstration, because it was obvious to any Merina in contact with his traditions that the feast of the bath was an ideal time» (p. 108). Ainsi se dégagent l'unité de mouvements pourtant dispersés, à l'image de l'organisation territoriale, en une infinité de dèmes autonomes mais tous soumis au même souverain. Intéressante et neuve, l'analyse d'Ellis sur l'importance du temps de l'astrologie dans l'insurrection *menalamba* peut être enrichie par la lecture de l'article de F. Raison paru après la rédaction de ce travail (10). Une ouverture sur les régions hors de l'Imerina termine ce chapitre 3. Dans les provinces les mieux tenues et les plus exploitées, la chute de Tananarive donne le signal à des attaques contre les manamboninahitra, les Merina immigrés et les étrangers qui ont des plantations.

Intitulé le *soulèvement menalamba*, le chapitre 4, traitant de la période décembre 1895-octobre 1896, évoque successivement l'atmosphère de préparatifs à la veille de l'*Alahamady* (premier mois de l'année lunaire), l'insurrection dans le nord, puis dans le sud et se termine par une approche de l'idéologie et

10) Raison Françoise, Temps de l'astrologie, temps de l'histoire : le premier almanach de la L.M.S. en Imerina : 1864, *Omaty sy Anio*, 9, 1979, pp.41-78.

des objectifs des *Menalamba*. Bien que, consacré au récit d'événements déjà connus par ailleurs, ce chapitre est l'un des plus riches du livre. Cette richesse et la profondeur de la réflexion historique compensent certaines lacunes.

Le soulèvement d'Amboanana qui éclate le jour du *Fandroana* 1895 marque les débuts de l'insurrection menalamba. Si bien des auteurs avant Ellis ont souligné l'importance de cette date dans la culture merina traditionnelle, ce dernier va beaucoup plus loin et montre l'impact de ce premier mouvement sur la population. Selon Ellis, la plupart des Malgaches ont compris instinctivement la nature de la révolte des *Zanakantitra*, car ils connaissaient le sens des traditions et des symboles utilisés par Rainisongomby, le leader *Zanakantitra*. De fait, si jusque là on a surtout parlé de la seule insurrection d'Amboanana, Ellis lui, souligne que le phénomène de réveil religieux — en particulier le culte des *sampy* — touche bien d'autres parties de l'Imerina et s'y manifeste par une agitation continue depuis la période du *Fandroana* (novembre 1895) jusqu'à l'Alahamady (mars 1896). Ainsi, la recrudescence, à la fin de la saison des pluies, d'un mouvement assimilé par les Français à un simple brigandage s'explique aussi sur le plan religieux et politique. En quelque mois, le terme *menalamba* qui désigne des pillards se charge d'un tout autre sens. Les chefs *menalamba*, respectueux des *sampy*, acquièrent un nouveau statut : celui de patriotes, et une grande partie de l'opinion accepte, reconnaît cette mutation. Ellis présente les leaders de l'insurrection (*Rabozaka*, *Rabezavana*, *Rafanenitra*, *Ratsimamanga*...) et donne des précisions sur le cursus de certains dans l'administration royale, sur les relations qu'ils entretiennent avec les groupes marginaux (*Marofotsy*, *Manendy*) et avec les populations frontalières (les *Sakalava*). Il rappelle aussi l'ascendant que peuvent exercer ces chefs, en tant que notables dans leur région — *tompomenakely* par exemple. Pour compléter ces indications l'auteur donne à la fin de son travail pp. 265-270, une courte biographie, très utile, des principaux personnages malgaches qu'il cite.

Dans la partie consacrée à l'analyse du soulèvement dans le nord de l'Imerina, on peut relever des passages très intéressants touchant en particulier la politisation d'un mouvement mieux organisé que dans le sud. Ellis relève parmi les motivations des insurgés la crainte de bouleversements économiques et sociaux. Il évoque l'organisation des *Menalamba* (récupération des fusils des déserteurs de l'armée royale ou achat auprès des commerçants indiens et créoles, secrétariat au service des leaders). Il insiste longuement sur les aspects religieux de l'insurrection (assemblées au cours desquelles les vieux rites sont remis en honneur). Mais on peut lui reprocher de ne pas avoir exploité d'une manière plus systématique le «*Diaire de Rabezavana*» qu'il a consulté. Les lettres qui y sont regroupées (correspondance entre *Rabezavana* et les autres chefs *menalamba* ?) montrent combien les leaders de l'insurrection s'inspiraient du modèle que leur offrait l'administration royale — ou elles témoignent de l'empreinte profonde laissée par celle-ci sur certains de ses agents. Cela se voit dans le langage (*nilatsaka ho menalamba*, par analogie avec *nilatsaka ho miamamila* : c'est-à-dire s'est engagé comme soldat), dans la hiérarchie calquée sur celle de

l'armée royale (titres, honneurs, organisation en régiments), dans les formules au début ou à la fin des lettres : Rabezavana adresse ses lettres «à un tel, les Manamboninahitra et tous les Marofelana» (autres termes désignant les *Menalamba*), cette formule se situe tout à fait dans la tradition de la correspondance gouvernementale du XIXe siècle.

Les lettres fourmillent de détails sur les opérations militaires, les pertes, le butin et nous donnent la version des faits par les insurgés, alors qu'Ellis ne se réfère pratiquement qu'aux sources étrangères pour cette partie de son travail. A travers ce document, on découvre un peu plus la mentalité des *Menalamba* – souci de ne pas livrer de combat les jours *fady*, soulagement lorsque l'échec n'est pas trop grave, alors que les opérations militaires se sont déroulées un jour néfaste... L'importance de la correspondance, du rôle des secrétaires aurait mérité de retenir un peu plus l'attention du chercheur. On peut avancer quelques hypothèses de recherche : dans une civilisation qui adopte progressivement l'écrit, celui-ci est relié à la transmission d'ordres venant du *fanjakana* et symbolise l'autorité, le pouvoir. La place consacrée à l'écrit, le respect des hiérarchies reconnues «officiellement», l'exigence de la prestation du serment de la part des *Marofelana*, témoignent d'une volonté de se dresser en pouvoir constitué, prêt à prendre la relève des dirigeants illégitimes. On est en présence d'une véritable contestation politique. Ellis le dit, mais trop discrètement (P. 133 : «Rabozaka had a treasury, a secretariat and an army – in short, an alternative system of government») Ce point, à notre avis, aurait mérité un développement plus fourni. Enfin, au-delà de l'analyse tout à fait neuve et originale d'Ellis sur les relations entre prédicateurs marginaux et commerçants, qui permet de comprendre pourquoi bien des mouvements éclatent les jours de marché, il s'avère utile de faire quelques remarques. Dans le *registre de Rabezavana*, on relève l'indication suivante : «Menalamba notarihina handrava tsena sy handoro fiangonana» (on a entraîné les Menalamba à disperser le marché et à incendier l'église). Semer le désordre au marché, pratique courante des *Menalamba*, entre tout à fait dans le cadre de leur stratégie. Il s'agit à la fois de frapper l'imagination, de créer la panique, de s'en prendre à une institution qui symbolise la pression de l'oligarchie et la «paix». Mais c'est aussi une occasion de se ravitailler (dans le Voromahery, les *Menalamba* ont attaqué à plusieurs reprises, les jours de marché, le village de Belanitra, situé dans une région relativement riche, à la lisière de la forêt orientale). L'insurrection menalamba n'exprime-t-elle pas aussi, dans une certaine mesure, l'éternelle opposition sédentaires – «groupes mobiles» ?

A la finesse de l'analyse de la situation dans le sud de l'Imerina à la veille de la conquête française, répond une description très intéressante de l'insurrection dans cette région. Le mouvement *menalamba* y présente bien des caractères différents de ceux notés dans le Nord. Le mouvement manque d'unité et l'auteur étudie successivement le foyer insurrectionnel du Vakinisisaony, du Vakinkanakatra, du Vakiniadiana et du Vakinampasina. Dans le Vakinisisaony, le ralliement se fait autour du culte de Kelimalaza, vénéré surtout à Anosibe, Iharamalaza et Ankobakobaka qui apparaissent comme les centres du réveil religi-

eux. Les leaders de l'insurrection ne sont pas d'anciens gouverneurs comme Rabozaka ou Rabezavana, mais des *tompomenakely* – nobles détenteurs de fiefs. Les indications tirées des archives françaises compensent les lacunes de la documentation sur le Vakinankaratra que nous avons évoquées plus haut. Ellis nous expose clairement le problème politique soulevé par la collaboration de Rainijaonary, gouverneur du Vakinankaratra, dans la pacification de la région. Le gouvernement français doit composer avec ce chef militaire ambitieux. Si la résistance dans le Vakiniadiana s'est cristallisée autour du culte des *sampy*, les insurgés ne reconnaissent que l'autorité de leurs chefs de famille et celle des gardiens des *sampy*, rejetant celle des *tompomenakely*. Le travail d'Ellis est pionnier dans la description de cette insurrection du Vakiniadiana et dans celle du Vakimampasina, dirigée par le noble Rafiringa, leader secondaire qui se proclame roi à Andrarankasina, un mois après l'annexion de l'île. Ellis termine ce quatrième chapitre par une approche de l'idéologie des *Menalamba*, et il nuance fortement l'interprétation couramment admise d'un mouvement antichrétien. Il attire l'attention sur d'éventuelles influences du christianisme dans l'insurrection, sur la participation de chrétiens au mouvement, soulignant par là le caractère politique d'une résistance à la fois contre les Français et contre l'oligarchie.

Ellis reprend, dans le début du chapitre cinq, les points essentiels de son article sur le mythe du complot de l'élite merina, inventé par les colonisateurs pour justifier l'acte d'annexion du 6/8/1896, le rappel de Laroche, jugé trop mou, la condamnation arbitraire des hauts dignitaires du gouvernement malgache. Selon Ellis, les politiciens d'Antananarivo se préoccupaient plutôt de gagner la confiance des Français que de comploter. Et il pose nettement dans le chapitre intitulé *La guerre des sectes* le problème de la collaboration. Un patri pro-français se constitue autour de Rasanjy, Rainianjanoro et Ramahatra. Les maladresses des colonisateurs et plus particulièrement l'exécution de Rainandriamampandry, représentant de l'oligarchie protestante accusée d'anglophilie, renforcent l'opposition entre les factions catholique et protestante, souvent associée à la rivalité franco-anglaise. Dans cette période de conquête coloniale, l'étiquette de «collaborateurs» s'applique tout naturellement aux catholiques. Il s'ensuit un changement dans la stratégie des *Menalamba* : le réveil du culte traditionnel n'a plus la même importance, des leaders conseillent de ne s'en prendre ni au *mpitandrina*, ni aux Britanniques. Ces arguments d'Ellis viennent étayer l'hypothèse du caractère non exclusivement anti-chrétien du mouvement *menalamba* – thème longuement développé dans des brochures rédigées par des hommes d'église pendant la période coloniale (Rev. Maurice Rasamuel, *Ny Menalamba tao andrefan'Ankaratra* ; Rajaobelina, *Ilay tabataba tao Arivonimamo*).

Si l'insurrection *menalamba* ne doit pas être réduite à une dimension religieuse : le réveil des forces des ténèbres selon l'expression de M. Rasamuel, il faut souligner qu'elle a renforcé les conflits catholiques-protestants. Dans certaines circonscriptions, comme le Vakinankaratra ou le pays betsileo, la crainte d'un vaste mouvement anglo-britannique incite les autorités locales (en l'occurrence, le résident Alby et le résident Besson) à se dresser contre les églises protestantes.

Dans le Vakinisisaony, les querelles religieuses prennent l'aspect d'une véritable guerre civile entre *Menalamba* et «collaborateurs». Ces derniers, catholiques, semblent prendre la revanche sur les *manamboninahitra* protestants qui les avaient persécutés et rejoignent alors le camp des Français. Des notables comme Razafindrainibe à Ambohimalaza ou le prince Ramahatra sont à la tête du mouvement. Les travaux de Pietro Lupo sur l'histoire du catholicisme à Madagascar à la fin du XIXe siècle, et plus précisément sa thèse de troisième cycle [*L'Eglise confiée aux laïcs, d'après l'histoire-journal de Paul Rafiringa 1894-1895*], complètent utilement les pages très denses qu'Ellis consacre à cette question fort complexe du rapport catholiques et collaborateurs. Dans son analyse des réactions des catholiques, au moment de la conquête coloniale, Lupo attire l'attention sur la distinction que ceux-ci faisaient entre choix religieux et option politique. Un catholique peut être animé d'un véritable patriotisme. La participation aux «œuvres de guerre», l'enrôlement dans l'armée, les prières pour la patrie en témoignent.

La fin du mouvement *menalamba*, dont Ellis rappelle des prolongements moins bien connus, ne signifie pas la fin de la résistance malgache. La durée de la «pacification» montre les difficultés rencontrées par les Français dans la conquête de l'île. Toutefois, comme son étude est centrée sur l'Imerina, Ellis ne s'intéresse aux phénomènes de résistance hors de l'Imerina que dans la mesure où les réactions des populations ont pu résulter d'une influence des *Menalamba*. Par sa tactique de la tâche d'huile, par la pression exercée sur les Malgaches soumis au travail forcé, plus que par le semblant de «politique des races», Gallieni réussit à instaurer une véritable domination française. Tels sont les différents points développés par Ellis dans le dernier chapitre : *The spread of resistance (1897-1898)*.

Nous relèverons quelques thèmes originaux qui comportent en outre bien des références à des sources jusque là peu exploitées (pièces d'archives françaises de la section d'outre-mer) ou récemment mises au jour (papiers Lyautey). Pour Ellis, certaines réactions des *Menalamba* trouvent leur explication dans des mythes entretenus par les Malgaches eux-mêmes ou par les Français.

Il en est ainsi de l'attitude favorable aux Britanniques et aux protestants. Les rumeurs «normales» d'atrocités commises par les colonisateurs, le bouleversement sociaux imminents, suscitent la crainte dès l'installation du protectorat et favorisent l'éclosion du mouvement. La violence de la répression justifie les appréhensions, aussi, de nouvelles recrues viennent-elles grossir les rangs des *Menalamba* de plus en plus convaincus qu'ils luttent pour la bonne cause. Autre thème intéressant abordé par Ellis : celui de l'abolition de l'escalavage. L'auteur analyse la diversité des comportements des esclaves, après leur émancipation. En Imerina centrale, où la proportion de la population servile est importante, enthousiasme et conversion au catholicisme-présenté comme une allégeance à la France-, retour vers leur région d'origine sont les réactions les plus fréquentes. Par contre, sur les marges de l'Imerina, moins peuplées, les esclaves libérés sont confrontés à des problèmes matériels et se rangent du côté des insurgés.

Les pages qu'Ellis consacre à la description du mouvement *menalamba* dirigé par Rainitavy dans la région de Mampikony sont parmi les plus enrichissantes de son travail. Après une biographie de ce leader, ancien gouverneur merina qui, à partir de 1896, recrute une troupe hétérogène de déserteurs merina, de pasteurs *säkalava* et qui ravitaille en armes achetées dans le Nord-Ouest les *Menalamba* de Rabozaka, l'auteur dégage l'originalité de l'insurrection organisée par Rainitavy : c'est le seul mouvement *menalamba* dans lequel le mobile commercial tient une place fondamentale. Le but est le contrôle du commerce régional sur lequel les créoles et les Indiens exerçaient un véritable monopole, d'où les attaques lancées contre eux. Le rôle de collaborateurs joué par Ramahatra et Rasanjy dans la pacification de l'Imerina est aussi bien argumenté

Les relations établies ou, plus justement, entretenues par les leaders *menalamba* de l'Imerina avec les rois et les notables des régions voisines ont aidé à la diffusion de quelques-unes de leurs idées. Ainsi, le Tanala Rainimanganoro déclare avoir reçu des ordres d'Antananarivo pour chasser les Français. Ellis écrit à ce propos : «Resistance was stiffened by infiltration of Merina dissidents who persuaded the Tanala that the best mean of resisting foreign domination was to suscribe to the national program» (p. 212). Perspective nouvelle qui mérite d'être creusée. Le caractère unilatéral des informations d'Ellis (il s'appuie exclusivement pour ces événements sur les archives françaises) gêne tout de même un peu, et il serait nécessaire de confronter avec d'autres sources (traditions orales et archives malgaches).

Les caractères du mouvement *menalamba* et son héritage sur le plan du nationalisme malgache forment les deux volets de la conclusion du travail d'Ellis.

L'insurrection *menalamba* se présente à la fois comme une guerre de résistance et une guerre de religion. Guerre civile, dans la mesure où les insurgés se sont obstinés contre un gouvernement jugé illégitime, soutenu par tous ceux qui possèdent une certaine richesse et occupent de hauts postes. A ces personnes qui après 1897, se mettront au service du pouvoir colonial, s'opposent les *Menalamba*, adversaires des Français et restés fidèles à la royauté et aux *sampy* traditionnels. Dans cette perspective la rébellion contre le gouvernement en place, accusé de trahison, prend l'allure d'une résistance nationale mais aussi d'une guerre de religion, car les *Menalamba* reprochent au gouvernement chrétien d'être incapable d'assurer la stabilité et de sauvegarder l'indépendance, aussi décident-ils de remettre en honneur les cultes non autorisés. Ellis insiste sur la diversité des attitudes face à la conquête coloniale. Des Malgaches appartenant à la même catégorie sociale peuvent réagir différemment. Parmi les grands chefs militaires installés sur la périphérie de l'Imerina, certains comme Rabezavana, qui avait réussi là où les officiers du gouvernement central avaient échoué, organisent la résistance ; d'autres comme Rainijaonary dont le statut dépendait d'Antananarivo vont céder à la pacification. Les *tompomenakely* (nobles détenteurs de fiefs) de la lointaine province du Vonizongo, tenus à l'écart par l'oligarchie de la capitale, rejoignent les rangs des *Menalamba* ; alors que ceux du Vakinisisaony, région proche d'Antananarivo et berceau de la royauté, réussissent par une alliance avec le Premier ministre, soucieux que l'on reconnaisse sa légitimité, à dé-

fendre leur position. Si les *Menalamba* recrutent parmi les groupes défavorisés sur le plan économique, tous ceux qui ont souffert de l'exploitation menée par l'oligarchie ou les étrangers ne se sont pas insurgés. Seuls prennent part à l'insurrection les groupes convaincus d'avoir été démunis de leurs droits et privilèges (familles ou demeures ayant perdu leur statut, à l'occasion des réformes publiques récentes, pasteurs ayant perdu leur place pour inconduite,...). Enfin, l'auteur essaie de situer le mouvement par rapport aux mouvements de contestation qui aspirent au retour à un ordre ancien et conclut que tout en présentant certains traits d'un mouvement millénariste, l'insurrection *menalamba* s'en écarte tout de même. Certes, des *Menalamba* croyaient pouvoir acquérir le pouvoir des rois par la prise d'Ambohimanga, certes ils soutenaient la présence à Antananarivo de leurs véritables leaders, deux personnages au nom symbolique (Ratsitiavola : celui qui n'aime pas l'argent ; Ratiatanindrazana : celui qui aime sa patrie), mais les calculs politiques très nets de leur action ne relèvent pas du millénarisme. Par bien des aspects l'insurrection est une «révolte contre une colonisation de l'intérieur» et se rapproche plutôt des mouvements nationalistes modernes que des campagnes de résistance. Et c'est de ce point de vue que l'on peut parler d'un véritable héritage de cette insurrection dans l'histoire du nationalisme malgache.

Les *Menalamba* ont réussi à créer certaines structures, certains symboles dont se serviront plus tard les nationalistes (émergence d'une nouvelle catégorie de leaders, dépassement des anciens groupements de nature tribale, négociation en termes précis avec le pouvoir colonial). Le changement qui se produit au cours de l'année 1896 – surtout après l'exécution de Rainandriamampandry – dans les relations entre les *Menalamba* et les milieux protestants est lourd de conséquences. Désormais, les protestants sont considérés comme des leaders du mouvement nationaliste. Un autre héritage des *Menalamba*, c'est la référence des nationalistes à une Nation-Etat qui existait avant la conquête.

Enfin, Ellis dégage l'originalité de l'Imerina au moment de la conquête : terre d'authentiques résistants et de grands collaborateurs. En choisissant de s'appuyer sur les Malgaches instruits et connaissant leur langue, les Français vont privilégier les Merina qui ont bénéficié au XIXe siècle de l'enseignement des missionnaires. Aussi les Merina jouent-ils un rôle important dans l'administration, le commerce et le mouvement nationaliste. Il se révèle délicat de définir dans leur attitude la part de la collaboration et de la résistance.

Au terme de la lecture de ce travail d'Ellis, nous sommes encore plus persuadée de l'importance de son apport tant pour la connaissance de la période que pour la profondeur de la réflexion sur cette insurrection laissée un peu de côté par des nationalistes que gêne son aspect antichrétien, par les historiens attirés par d'autres réactions des colonisés, et même par des Malgaches pour lesquels, les *Menalamba* étaient jusque dans les années 1970 de simples bandits. Première véritable analyse historique du mouvement *menalamba*, la thèse d'Ellis mérite une mention spéciale. L'ouvrage présente quelques lacunes dans la documentation – mais on épuise rarement toutes les sources exploitables. Peut-être faudrait-il réellement, comme le propose Ellis, faire une histoire encore plus minutieuse des régions et villages d'Imerina pour cerner tous les problèmes. Il

serait nécessaire de reprendre ou développer certains passages en confrontant les informations d'Ellis avec des enquêtes, proto-témoignages ou traditions orales. Parlant de la collaboration de l'élite merina, Ellis aurait pu s'intéresser un peu plus longuement à la question du choix des collaborateurs et à celle de la rapide mise en place de l'infrastructure scolaire en Imerina. Les séries F et G. des Archives Malgaches abondent en renseignements sur les demandes d'ouverture d'écoles officielles et sur les premiers résultats obtenus. Ce sont là autant de perspectives de recherches montrant que la période de conquête et de pacification à Madagascar offre encore bien des possibilités aux historiens. Si, pour l'Imerina, la thèse d'Ellis nécessite seulement quelques précisions et compléments d'information, pour les autres régions, on attend toujours un tel travail de synthèse.